

Coup de coeur
Les sceptiques seront pourfendus!
Les Aventures du Baron de Munchausen

Benoît Mendreshora

Volume 8, Number 4, June–August 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34273ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Mendreshora, B. (1989). Review of [Coup de coeur : les sceptiques seront pourfendus! / *Les Aventures du Baron de Munchausen*]. *Ciné-Bulles*, 8(4), 40–41.

Benoît Mendreshora

Les sceptiques seront pourfendus !

mieux connu sous le nom de baron de Münchhausen, l'inspiration rêvée pour se laisser aller à ses fantaisies, déjà amorcées dans ses derniers films (**Time Bandits**, **Brazil**). Mieux que quiconque (à part peut-être Fellini), ce réalisateur à l'imagination débordante pouvait trouver à l'intérieur même de son imaginaire des points communs avec cet hurluberlu du XVIII^e siècle, officier de cavalerie qui combattait sous les ordres de Frédéric le Grand. Münchhausen a laissé au folklore allemand une série de récits de guerre et d'aventure (dans tous les sens du terme), qui se sont perpétués bien au-delà de son époque. Les fanfaronnades du baron, toutes plus extravagantes les unes que les autres, ont fait l'objet de certaines publications dont une traduction de Théophile Gauthier fils, rehaussée par le travail de celui qui illustra avec bonheur Rabelais, Balzac et Dante : Gustave Doré.

En 1911, alors qu'il avait déjà prouvé son aisance avec le *merveilleux*, l'auteur du **Voyage dans la lune** (1902) Georges Méliès, s'inspire de ces récits pour faire **les Hallucinations du baron de Münchhausen**, un film d'une vingtaine de minutes dont l'argument repose sur les rêves étranges du baron, provoqués par une bouffe trop bien arrosée. D'autres tentatives ont suivi, mais restons-en aux rapports qui peuvent être faits entre Méliès et Gilliam qui sont, à ce jour, les premier et dernier à tirer un film des fantaisies du baron. Nous ne ferons pas une comparaison entre les deux récits tant leurs points communs sont limités, mais plutôt sur le genre de ces films qui, dans une optique de relation avec le spectateur, ont plus d'une affinité.



John Neville

On a parfois dit, à cause de ses innovations techniques, effets spéciaux et autres *trucs* spectaculaires, que Georges Lucas était un descendant de Georges Méliès. Méliès, le créateur du spectacle cinématographique, éblouissait le monde entier par son utilisation révolutionnaire de la technique du cinématographe. Cette invention des frères Lumière a fait du chemin dans ses 20 premières années, particulièrement entre les mains de ce prestidigitateur de l'écran qu'était Méliès.

C'est dans une perspective alimentée de trucs, d'illusions (qui relèvent de la magie), et de récits fantasmagoriques, que l'oeuvre de Méliès se distinguera rapidement du travail des Lumière qui, de leur côté, semblaient plutôt avoir conçu leur machine pour reproduire la réalité. Méliès pour sa part, a vite compris que le *spectaculaire* attirait l'intérêt du public. Il découvrirait que tous les trucs de magie qu'il faisait auparavant sur scène pouvaient être recréés par le biais du cinéma ; qu'on pouvait, grâce aux spécificités de ce médium, rendre crédibles les meilleurs illusions. Alors que les premières vues créaient l'illusion de la réalité, nous pourrions dire que celles de Méliès créaient l'illusion (cinématographique) de l'illusion (magique).

Mais pourquoi parler de Georges Lucas dans un texte sur la dernière réalisation de Terry Gilliam, **les Aventures du baron de Munchausen** ? Il me semble que ce film se distingue des productions de Lucas (ou de Spielberg par exemple), par l'absence d'un souci du vraisemblable, du réalisme qui baigne la production lucasienne même dans les aventures les plus incroyables qu'il nous a proposées, alors que le film de Gilliam, quoiqu'à la fine pointe de la technologie, nous laisse toujours savoir que l'on est dans l'imaginaire, le merveilleux. Ainsi, dans un même plan, cohabiteront la pointe d'un croissant de lune à laquelle on peut s'accrocher par une corde, et un arrière-

les Aventures du Baron de Munchausen

35mm / coul. / 126 min / 1988/fic./Grande-Bretagne

Réal. : Terry Gilliam
Scén. : Charles McKeown et Terry Gilliam

Image : Giuseppe Rotunno
Mus. : Michael Kamen

Mont. : Peter Hollywood

Prod. : Thomas Schuhly - Prominent Features/Laura Film

Dist. : Columbia Tri-Star Film

Int. : John Neville, Éric Idle, Sarah Polley, Oliver Reed, Jonathan Pryce, Valentina Cortese

Aventures du Baron de Munchausen

plan étoilé entièrement conçu par ordinateur. Les effets spéciaux les plus sophistiqués côtoient le décor presque théâtral affiché en tant que tel. Le spectateur en est conscient, cela fait partie du spectacle. Un peu comme le public d'un Méliès voyait des nymphettes *flotter* dans le ciel, accrochées à des étoiles filantes en carton. L'illusion de l'envolée est réussie, mais le moyen de transport illustré ne trompe personne.

Par ailleurs, Lucas voudrait nous faire croire que CP03 ou R2D2 existent réellement, qu'ils éprouvent des émotions, qu'ils ont des habiletés relatives à des robots ultra-sophistiqués tels qu'il pourrait en exister un jour alors que, la représentation des personnages qui entourent le baron émane de l'univers imaginaire de Gilliam, alimenté par l'iconographie du dessin animé, caricaturale et irréaliste. Il ne se gêne pas pour nous montrer son Bertold (bonjour la distanciation!), aux cuisses hypertrophiées, prendre son élan en arrachant littéralement le sol sous ses pieds (un plan d'insert le souligne), avant d'entreprendre une course endiablée. Une fois *décollé*, Bertold, qui doit porter des boulets à ses chevilles pour marcher à un rythme normal tant sa vitesse est grande, nous est montré dans un plan d'ensemble sous forme d'un filet de poussière qui avance à une folle vitesse sur les vallons et collines qu'il traverse. On croirait ici assister à un départ fulgurant de Road Runner. La référence est sans équivoque.

Il en est ainsi de tous les personnages qui entourent le baron: le colosse Albrecht (re-bonjour la distanciation!), Gustavus au souffle puissant et Adolphus au regard perçant. Une petite exception, Sally, l'Alice de Lewis Carroll revisitée par Gilliam. Celle-ci, dans le récit de ce réalisateur, est la fille d'un acteur qui joue le rôle du baron dans un spectacle théâtral où tout tourne à la catastrophe, non seulement à cause de la guerre avec les Turcs qui fait rage, mais aussi à cause de machinistes empotés. Elle est fascinée par le vrai baron qui fait irruption dans la salle et déclare que ses vraies aventures sont encore plus extraordinaires. Après que sa spectaculaire intervention soit interrompue par les bombes qui détruisent le théâtre, c'est Sally qui ranime la vigueur du baron, afin qu'il intervienne pour mettre fin à cette guerre qu'il aurait, selon lui, déclenchée. Elle suit le baron dans sa tentative pour retrouver ses anciens compagnons d'aventure et occupe en quelque sorte, le point de vue intermédiaire entre

le spectateur et l'action proposée. La sceptique de ce capitaine Bonhomme de l'époque, ce témoin privilégié, délégué par et pour le spectateur, reste lucide, même si parfois elle est entraînée, à son corps défendant, dans les péripéties. À cet effet, Gilliam a fait en sorte que, par son insistance, ce personnage force le baron à reprendre le collier afin de continuer sa mission, quand notre héros semble s'essouffler. Elle est guidée par cette envie profonde de faire avancer le récit, de connaître la vérité. Elle n'est jamais sûre de la véracité des propos du baron, jusqu'à la fin où elle lui demande : « Ce n'était qu'une histoire, n'est-ce pas ? » Ses interventions, pas toujours convaincues, nous permettent parfois d'avoir un regard distancé sur ces aventures rocambolesques au lieu de servir uniquement comme plans de réaction qui auraient pour fonction de nous intégrer dans cette histoire, à notre insu, évitant une identification au héros sans que notre jugement puisse intervenir.

Précisons également que ce film de Gilliam est découpé sous forme de tableaux, une fois de plus à la manière de Méliès. Si à travers ces tableaux la citation fuse, elle n'est cependant pas camouflée comme chez les maîtres de la récupération nommés plus haut (Spielberg et Lucas). Par exemple, l'intérieur du monstre marin dans lequel s'échouent nos aventuriers évoque directement celui du Pinocchio de Disney et l'entrée en scène de Vénus réfère au célèbre tableau de Botticelli. Il est aussi possible de repérer des influences moins évidentes. Ainsi, dans la bataille finale, alors qu'Albrecht fait tourner ses ennemis au bout d'une corde, une musique de cirque s'insère, un peu comme un carrousel qui ferait bien rigoler Fellini.

Par son caractère merveilleux, ce film, qui puise dans l'esprit du *cinéma-spectacle* plus que dans celui du *cinéma-spectaculaire*, se rapproche davantage de **Time Bandits** que de **Brazil**, dont le côté sombre et inquiétant s'efface quelque peu. **Les Aventures du baron de Munchausen** renoue avec la tradition de la représentation de l'imaginaire, du fantastique et de la fantasmagorie, dans une toute autre perspective que la majorité de la production hollywoodienne, qui est conçue pour un public d'un âge mental de 12 ans. Nous pourrions affirmer que le dernier film de Terry Gilliam est fait pour les 7 à 77 ans, incluant toutes les combinaisons mathématiques possibles entre ces deux nombres. À vous de choisir. ■

L'esprit Disney

« Lorsque j'ai commencé *Munchausen*, je me suis dit ce sera un dessin animé live, un *Cendrillon*, un *Pinocchio*, un *Blanche-Neige* avec des personnages réels. Nous avons pratiquement atteint cet objectif en inventant des créatures merveilleuses qui sont à la fois des figures de dessin animé et des êtres de chair et de sang. »

(Terry Gilliam)

L'influence de Gustave Doré

« Le personnage du Baron, tel que nous l'avons conçu, avec son physique longiligne et son nez busqué, sort tout droit des illustrations de Gustave Doré. J'avais inséré de nombreux dessins de Doré dans mon scénario original. Je ne les ai plus consultés pendant le tournage, mais ils m'ont manifestement influencé à mon insu, notamment en ce qui concerne les maquillages de Vulcain (Oliver Reed). »

(Terry Gilliam)